Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

126 | 2019

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2017-2018)

Exégèse et théologie de l'islam shi'ite

Histoire de l'histoire de la sagesse en islam

Mathieu Terrier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/2930>

DOI : 10.4000/asr.2930

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019

Pagination : 365-374

ISBN : 978-2909036-47-2

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Mathieu Terrier, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 126 | 2019, mis en ligne le 23 septembre 2019, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/2930> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.2930>

Tous droits réservés : EPHE

Exégèse et théologie de l'islam shi'ite

Mathieu TERRIER

Chargé de conférences

Histoire de l'histoire de la sagesse en islam

QUATRE « histoires de la sagesse » des IV^e/X^e - VI^e/XII^e siècles ont été mises à l'étude cette année. Entre mytho-histoires et anthologies gnomiques, ce sont des essais originaux sur la sagesse et son devenir, visant à la fois la légitimation de la philosophie, la transmission d'idées ésotériques et l'éducation philosophique des lecteurs.

I. Une histoire des histoires de la sagesse

Le *Livre du Coffret de la sagesse* (*Kitāb Ṣiḡwān al-ḥikma*), plus exactement l'*Extrait du Coffret de la sagesse* (*Muntakhab Ṣiḡwān al-ḥikma*), résumé du livre original perdu, est un classique du genre¹. Son attribution à Abū Sulaymān al-Sijistānī (m. ca 374/985) a été réfutée mais le livre émanerait de son cercle philosophique à Bagdad. Composé durant l'âge d'or de la *falsafa*, il est le premier de notre corpus à faire de la sagesse philosophique (*ḥikma*, *falsafa*) son objet exclusif et à entendre en faire l'histoire, décrire sa transmission et son évolution des origines jusqu'à l'islam. L'ouvrage se compose d'une double introduction sur l'histoire de la sagesse, d'une suite de notices bio-doxographiques sur les philosophes anciens puis les philosophes de l'islam, enfin du *Tatimmat Ṣiḡwān al-ḥikma* de Ṣahīr al-Dīn al-Bayhaqī (m. 565/1169) sur des philosophes plus tardifs.

L'introduction traite de l'apparition de la philosophie (*falsafa*) et de la sagesse (*ḥikma*) selon plusieurs versions divergentes que l'auteur présente sans trancher². Une première partie enchaîne une doxographie allant de Thalès à Zénon le Stoïcien, tirée de la doxographie du Pseudo-Plutarque, et un récit tiré du *Kitāb al-Amad 'alā l-abad* d'al-'Āmirī (m. 381/992), connectant l'histoire de la philosophie antique à l'histoire sainte³. Thalès de Milet fut le premier à faire de la philosophie

1. Al-Sijistānī, *Muntakhab Ṣiḡwān al-ḥikma*, 'A. BADAŪI (éd.), Téhéran 1974; *Ibid.*, D. M. DUNLOP (éd.), La Hague 1979.

2. *Ibid.*, p. 77-78 B, 3 D.

3. Sur ces ouvrages, voir M. TERRIER, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam », *Annuaire de l'EPHE-SR* 124 (2017), p. 363-372; *Id.*, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam », *Annuaire*

en Égypte ; mais la philosophie eut un autre commencement à partir de Pythagore, le premier à appeler la philosophie par ce nom.

Les opinions des sages anciens sur les principes physiques, rapportées du Pseudo-Plutarque, se voient systématiquement ajouter une référence au Dieu créateur : « Thalès pensait que le principe des étants *que Dieu Très-Haut avait créés* était l'eau [...], Anaximandre, que le principe des étants *que Dieu Très-Haut avait créés* était l'infini [...], Anaximène, que le principe des étants *que Dieu Très-Haut avait créés* était l'air [...] » (nous soulignons), et ainsi de suite pour Pythagore, Empédocle, Socrate et Platon, Aristote et même Épicure⁴.

L'auteur rapporte ensuite les initiations d'Empédocle par le sage coranique Luqmān et de Pythagore par des compagnons de Salomon ; l'opposition de Socrate au polythéisme des Grecs et sa condamnation à mort ; la synthèse des sciences naturelles, mathématiques et religieuses chez Platon ; le parachèvement de la sagesse par Aristote, maître d'Alexandre identifié au Bi-Cornu (*dhū l-qarnayn*) du Coran. Ces cinq furent des sages au sens absolu, après eux il n'y eut plus que des sages spécialisés : Hippocrate le médecin, Homère le poète, Archimède le géomètre, Diogène le cynique, Démocrite le physicien. La partie se conclut par l'exposé des vues théologiques attribuées aux cinq sages par al-ʿĀmirī⁵. On a donc la juxtaposition d'une doxographie physique authentique et remaniée, d'une mytho-histoire ordonnant la philosophie à la révélation, et d'une doxographie théologique construite en milieu ésotérique musulman.

La seconde partie retrace l'apparition de la philosophie (*falsafa*) et des sciences sous l'autorité d'Eusèbe de Césarée et de Porphyre, soit un Père de l'Église et un néo-platonicien. L'origine de la philosophie avec Thalès, comme celle des sciences naturelles et mathématiques (astronomie, géométrie, musique, calcul, pharmacopée) chez différents peuples, s'expliquent par l'intelligence humaine et les conditions naturelles sans recours à la révélation prophétique⁶. L'histoire de la médecine reproduit l'épître d'Ishāq b. Hunayn⁷.

Sur cent trente sages anciens ayant droit à une notice personnalisée, la moitié ne peuvent être identifiés. Relevons la présence de Thalès, Anaximène, Anaxagore, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Alexandre identifié au Bi-Cornu, Diogène, le Shaykh grec (*al-shaykh al-yūnānī*), Hermès, Solon, Homère, Démocrite, Euclide, Hippocrate, Cébès le socratique, Basile de Césarée, Ptolémée, Archimède, Zénon l'ancien [l'éléate], Zénon le jeune [le stoïcien], Galien et Jean le grammairien [Jean Philopon].

Chaque notice se compose d'une brève biographie et d'une gnomologie de longueur variable, alternant sentences et philosophèmes. Si de nombreux fragments

de l'EPHE-SR 125 (2018), p. 395-404.

4. 'ABD AL-RAḤMĀN BADAWĪ, *Aristūṭālīs. Fīl-naḥs*, Koweït, Beyrouth 1980, p. 97-105 ; SUIJSTĀNĪ, *Muntakhab*, p. 78-82 B, 3-5 D.

5. *Ibid.*, p. 82-92 B, 5-10 D.

6. *Ibid.*, p. 92-98 B, 11-13 D.

7. *Ibid.*, p. 98-110 B, 14-26 D. Sur cet ouvrage, voir TERRIER, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam » (n. 3), p. 363-372.

sont retraçables dans les sources grecques, comme les *Vers d'or* attribués à Pythagore⁸, d'autres doivent provenir de sources perdues, d'autres encore doivent avoir été directement composés en arabe et en islam. Ce corpus gnomique est largement partagé par le *Jāwīdān kherad* d'Ibn Miskawayh, issu du même milieu⁹, et le *Mukhtār al-ḥikam* d'Ibn Fātik étudié plus loin. Leur source pourrait être l'original perdu des *Nawādir al-falāsifa wa l-ḥukamā'* de Ḥunayn b. Iṣḥāq, mais la question des sources de ce dernier reste posée¹⁰.

Dans l'introduction comme dans la suite de notices, l'histoire de la sagesse commence avec Thalès. Sans passer pour l'héritier d'un prophète, il est le premier à se voir attribuer des positions théologiques rationalistes, celles du *Pseudo-Ammonios*, la création comme Instauration à partir de rien et l'absence de toute forme dans la Science divine¹¹.

Aristote « le premier professeur » (*al-mu'allim al-awwal*) a droit à une biographie détaillée tirée de la *Vita* de Ptolémée (iv^e siècle). Éduqué à Athènes par des poètes, grammairiens et orateurs, il défendit leur art contre les attaques de certains philosophes ; puis il devint le disciple particulier de Platon à l'Académie, le seul que le maître instruisait en personne. Quand Platon mourut, il fonda le Lycée à Athènes et Xénocrate resta à la tête de l'Académie ; le nom de « péripatéticiens », dû à l'habitude de Platon d'enseigner en marchant, ne fut conservé que par les élèves d'Aristote¹². La différence entre platoniciens et aristotéliens se réduit ainsi à une division géographique et nominale.

Anaxagore, Socrate et Diogène, sont présentés comme de véritables athlètes de l'ascèse. Sur ce dernier, l'authentique (la justification du nom de « cyniques ») se mêle encore au forgé : Diogène aurait été le maître du Shaykh grec, alias le Plotin arabe¹³. Les idées théologiques de ce dernier ne doivent bien sûr rien au cynique¹⁴, mais cette fiction présente l'avantage de donner à Diogène un disciple, d'inscrire le mystérieux Shaykh grec dans une chaîne initiatique, mais encore d'associer une spéculation métaphysique à un art de vivre philosophique.

Hermès, identifié au Perse Hūshang, vécut avant le Déluge, composa les premiers livres de poésies sur les choses célestes et naturelles « selon la voie de la philosophie » et, prévoyant le Déluge, fit bâtir les pyramides d'Égypte pour y inscrire les principes des sciences et des techniques¹⁵. Homère le poète est compté comme un sage en raison de ses mentions laudatives chez Platon et Aristote, mais les maximes qui lui sont attribuées sont en réalité traduites des *Sentences*

8. *Ibid.*, p. 119-123 B, 31-34 D.

9. Sur cet ouvrage, voir TERRIER, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam » (n. 3), p. 395-404.

10. Voir TERRIER, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam » (n. 3), p. 363-372.

11. Sijistānī, *Muntakhab Ṣiwān al-ḥikma* (n. 1), p. 111-113 B, 26-28 D ; sur le Pseudo-Ammonios, voir TERRIER, « Histoire de l'histoire de la sagesse en islam » (n. 3), p. 363-372.

12. *Ibid.*, p. 135-137 B, 39-41 D.

13. *Ibid.*, p. 169-170 B, 56 D. Voir F. ROSENTHAL, « Aš-Šaykh al-Yunānī and the Arabic Plotinus Source », *Orientalia* XXI (1952), p. 461-472.

14. Sijistānī, *Muntakhab Ṣiwān al-ḥikma* (n. 1), p. 173-176 B, 58-60 D.

15. *Ibid.*, p. 184 B, 63-64 D.

de Ménandre (iv^e AEC)¹⁶. D'Hippocrate est rapporté le *Serment*, une traduction fidèle avec quelques adaptations monothéistes peut-être dues à Ḥunayn b. Ishāq, premier traducteur du texte grec en syriaque.

Le *Ṣiwān al-ḥikma*, dont nous ignorons la forme originelle, est donc un ouvrage composite, mais aussi une œuvre soigneusement composée et orientée, visant à légitimer la philosophie en islam en islamisant les figures des sages anciens.

II. Histoire de la sagesse et anthologie gnomique

Le Choix de sentences et de discours (Mukhtār al-ḥikam wa maḥāsin al-kilam) d'al-Mubashshir Ibn Fātik (m. ca 480/1087), historien actif à la cour des Fātimides en Égypte, d'obédience probablement ismā'īlienne, est la source arabe la plus abondante en maximes de philosophes grecs à nous être parvenue¹⁷. Il connut une grande postérité en Europe chrétienne comme dans le monde islamique, où il sera exploité par toutes les « histoires des sages » ultérieures.

L'ouvrage, centré sur la sagesse grecque et ses racines hiéro-historiques, se compose d'une introduction, de vingt notices personnalisées et de deux chapitres anthologiques. Les sages renseignés sont Seth fils d'Adam (« le premier dont les Grecs tirèrent la sagesse et la Loi révélée »), le grand Hermès (*hirmīs al-harāmisa*) identifié au prophète coranique Idrīs, Ṣāb fils d'Idrīs (ancêtre des ṣābēens), Asclépios (disciple d'Hermès/Idrīs), Homère, Solon, Zénon d'Élée, Hippocrate, Pythagore, Diogène le cynique, Socrate, Platon, Aristote, Alexandre alias le Bi-Cornu, Ptolémée, Luqmān, Mahādarjīs [Macarius?], Basile [de Césarée], Grégoire [de Naziance] et Galien.

L'originalité de l'ouvrage est de présenter la sagesse dans ses dimensions théorique, pratique et aussi esthétique. Chaque notice se compose d'une biographie et d'une gnomologie, articulées par une brève description mêlant traits physiques, attitudes et caractères moraux, conclue par la mention des formules inscrites sur les bagues et/ou la ceinture du sage. Le corpus gnomique est divisé en sous-genres : prônes (*mawā'iz*), sentences (*ādāb*), conseils (*mashwarāt*), recommandations (*waṣāyā*). Si ce classement paraît parfois aléatoire, on voit apparaître un souci taxinomique absent des ouvrages antérieurs. Certaines maximes sont attribuées à plusieurs sages, à la lettre ou dans des variantes. Ces répétitions témoignent de liens historiques entre les sages, révèlent des variations stylistiques et ont une fonction pédagogique, conformément à la visée de l'œuvre. Dans son introduction, Ibn Fātik déclare avoir sélectionné ces paroles de sagesse, en accord avec la Loi révélée (*shar'*) et la saine intelligence (*'aql*), pour offrir aux âmes une correction morale et leur faciliter la voie du salut¹⁸.

Hermès, identifié à Idrīs et à Hénoc, se voit attribuer un rôle encore plus important que dans le *Muntakhab Ṣiwān al-ḥikma* : il appela tous les peuples à la

16. *Ibid.*, p. 198 B, 70 D.

17. AL-MUBASHSHIR IBN FĀTIK, *Los Bocados de oro (Mukhtār al-ḥikam)*, 'A. BADAWĪ (éd.), Madrid 1958.

18. *Ibid.*, p. 1-4.

foi monothéiste, leur donna des préceptes et des interdits rituels – préfigurant ceux de l'islam –, établit des royaumes dans les quatre régions de la terre, annonça et décrivit la venue de prophètes futurs. Il est « le trois fois qualifié par la prophétie, la sagesse et la royauté » (*al-muthallith bi-l-nubuwwa wa-l-ḥikma wa-l-mulk*), ou Trismégiste¹⁹.

La notice sur Pythagore expose successivement sa discipline, sa doctrine, sa biographie et sa gnomologie. Elle comprend de nombreuses informations retraçables chez Porphyre et Jamblique, comme le rapport de ses voyages orientaux, le récit des persécutions subies et de sa mort violente, ainsi qu'une série de *symbola* (*alghāz*)²⁰.

De Diogène le Cynique, présenté comme un ascète renonçant, soufi avant la lettre jusque dans son habit de laine, l'on retrouve ses dialogues avec Alexandre, comprenant une adaptation du fameux « Vas t'en de mon soleil ! ». Refusant de reconnaître dans ce roi tourné en dérision l'Alexandre identifié au Bi-Cornu, Ibn Fātik distingue les époques de Diogène et d'Aristote, plaçant le premier avant Socrate²¹.

La notice sur Socrate mêle l'authentique et le forgé : il vénérât tant la sagesse qu'il refusait de la mettre à l'écrit, suivant en cela son maître Timée ; il élit aussi domicile dans une grande jarre brisée et fut appelé « Socrate au tonneau » ; dans des échanges avec le roi, adaptés des dialogues de Diogène avec Alexandre, il critique l'idolâtrie en des termes coraniques ; des *symbola* pythagoriciens lui sont aussi attribués. Le rapport de son opposition à l'idolâtrie introduit le long récit de sa détention et de sa mort, indirectement tiré du *Criton* et du *Phédon*²². Le sort de Socrate apparaît comme un événement charnière dans l'histoire de la sagesse. Avec son enseignement se manifeste le monothéisme des sages ; avec sa mort est consommé le divorce entre sagesse et politique, autrefois réunies dans la figure d'Hermès.

Platon, disciple de Socrate, partit en Égypte après la mort de ce dernier pour intégrer un groupe de pythagoriciens. Il suivit les vues d'Héraclite sur le sensible, de Pythagore sur l'intelligible et de Socrate sur le gouvernement (*tadbīr*). Quand il rentra de Sicile à Athènes, il refusa la sollicitation des Athéniens de se charger de leur gouvernement, « sachant qu'il ne pourrait les sortir de leur condition sans périr comme son maître Socrate, bien que Socrate n'eût pas visé à perfectionner la justice du gouvernement »²³. Son goût des retraites spirituelles lui donne un air de parenté avec les prophètes et sa gnomologie contient un long sermon d'éthique monothéiste²⁴.

Aristote se voit à nouveau créditer d'un cursus d'éducation libérale, d'une instruction ésotérique auprès de Platon et de la fondation du Lycée. Ibn Fātik rapporte aussi des traditions inédites sur sa vie et sa postérité politiques : comment le hiérophante Eurymédon l'accusa d'impiété à l'égard des idoles, le poussant à quitter

19. *Ibid.*, p. 11.

20. *Ibid.*, p. 59-61.

21. *Ibid.*, p. 72-73.

22. *Ibid.*, p. 82-126.

23. *Ibid.*, p. 167.

24. *Ibid.*, p. 126-178.

Athènes de crainte de subir le sort de Socrate ; comment il se retira des affaires publiques quand Alexandre partit à la conquête de l'Orient, pour se vouer à l'enseignement et à la bienfaisance ; et comment, après sa mort, les habitants de Stagire firent de sa tombe un lieu de recueillement²⁵. Il relate aussi qu'à Platon qui le blâmait pour avoir exposé la sagesse dans ses livres, Aristote répondit : « J'ai protégé cette sagesse, tout en la communiquant, de fortifications imprenables... »²⁶. L'accord des sages est sauvé et l'histoire de la sagesse ne connaît pas de tournant exotérique.

La notice d'Ibn Fātik sur Alexandre alias le Bi-Cornu contient un long récit en partie différent du *Roman* du Pseudo-Callisthène, croisant les événements politiques avec des sentences et des épîtres échangées avec Aristote ou sa mère. Dès son intronisation, Alexandre place son pouvoir sous l'autorité de Dieu. Dans sa campagne victorieuse contre Darius, il apparaît comme un conquérant vertueux. Son épopée militaire en Inde occasionne des rencontres avec des Brahmanes et autres « sages nus » lui donnant des leçons de sagesse. Alexandre apparaît moins comme un sage que comme un catalyseur et un révélateur de sagesse ; la scène de ses funérailles grandioses à Alexandrie, en particulier, donne lieu à une anthologie vivante de maximes sapientiales prononcées sur sa tombe²⁷.

Sous une forme littéraire raffinée, Ibn Fātik soutient donc à son tour l'harmonie préétablie entre sagesse philosophique et religion prophétique. Au-delà même de la légitimation, son œuvre vise l'éducation philosophique de l'élite et de l'honnête homme.

III. La philosophie dans l'histoire de la civilisation

Quinzième ouvrage de notre série d'histoires de la sagesse, le *Livre des Catégories des nations* (*Kitāb Ṭabaqāt al-umam*) de l'historien et juriste Šā'id al-Andalusī (m. 462/1070) est le second composé à l'occident du monde musulman, un siècle après celui d'Ibn Juljul, un siècle avant l'éclosion de la *falsafa* en Andalousie²⁸.

L'ouvrage est organisé en *ṭabaqāt*, comme celui d'Ibn Juljul, mais au sens de « catégories » ethniques et culturelles. Après une introduction sur l'unité et la diversité de l'espèce humaine, le premier chapitre présente les sept nations primitives : les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Coptes, les Turcs, les Indiens et les Chinois²⁹. Le deuxième chapitre distingue les nations historiques qui se sont préoccupées de science et celles qui ne s'en sont pas occupées ; les premières sont au nombre de huit : les Indiens, les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Rûms, les Égyptiens, les Arabes et les Hébreux ; pour avoir cultivé l'âme rationnelle qui fait le propre de l'homme au lieu des mœurs bestiales, ces nations sont l'élite de la

25. *Ibid.*, p. 179-183.

26. *Ibid.*, p. 184.

27. *Ibid.*, p. 222-251.

28. Al-Qādī Šā'id al-Andalusī, *Kitāb Ṭabaqāt al-umam*, L. CHEIKHO (éd.), Beyrouth 1912 ; Id., *Le Livre des Catégories des Nations*, trad. fr. R. BLACHÈRE, Paris 1935.

29. Al-Andalusī, *Ṭabaqāt* (n. 28), p. 5-7.

création et leurs savants les bannières de la guidance divine³⁰. Le troisième chapitre analyse brièvement la condition des nations incultes qu'il explique notamment par l'influence du climat³¹. Le quatrième chapitre, de loin le plus long, est consacré aux nations ayant cultivé la science, maintenant au nombre de dix : les Indiens, les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Rûms, les Égyptiens, les Arabes de l'âge préislamique, les musulmans des empires omeyyade et abbasside, les musulmans d'Andalousie et les Israélites. L'ampleur des sections et la qualité des informations sont très inégales, suggérant que Šā'id partit d'un schéma théorique. Ses sources sont les *Ṭabaqāt al-aṭibbā'* d'Ibn Juljul, le *Šiwān al-ḥikma*, mais aussi l'historien et géographe al-Mas'ūdī (m. 346/957), le philosophe al-Fārābī (m. 339/950) et son propre maître le théologien Ibn Ḥazm de Cordoue (m. 456/1064). À son tour, l'ouvrage de Šā'id sera exploité dans les histoires des sages d'Ibn Qifṭī (*Ikhbār al-'ulamā' bi-akhbār al-ḥukamā'*) et d'al-Shahrazūrī (*Nuzhat al-arwāḥ wa rawḍat al-afrāḥ*) au VII^e/XIII^e siècle.

Alors qu'Ibn Miskawayh, dans *la Sagesse éternelle*, donnait voix à différents peuples d'un point de vue anhistorique et syncrétique, cherchant la sagesse universelle, Šā'id aborde cette même pluralité d'un point de vue historique et culturel, curieux des particularismes. L'intérêt de l'ouvrage réside dans cette attention à la diversité culturelle et cette conception des nations comme sujets de l'histoire. Il s'agit moins d'une histoire de la sagesse que d'une histoire universelle des civilisations, voire une histoire de la civilisation universelle, procédant par assimilations successives d'États, de religions et de cultures scientifiques. L'ouvrage n'est pas centré sur la philosophie mais lui attribue une valeur supérieure aux autres sciences non religieuses en reprenant le récit de l'initiation prophétique des premiers sages³².

Les Indiens ont excellé en arithmétique, géométrie, sciences mathématiques, médecine et pharmacopée. Leurs rois furent des modèles de gouvernement vertueux. En théologie, ils étaient monothéistes et exempts d'associationnisme, mais seuls quelques-uns de leurs brahmanes, nobles et savants, soutenaient la création du monde. Tous réfutaient les prophéties, condamnaient le sacrifice et la consommation d'animaux³³.

Les Perses sont également loués pour l'excellence politique de leurs rois, les contributions de leurs savants en médecine, astronomie et astrologie. En religion, ils furent d'abord monothéistes (*muwahḥida*) suivant la religion de Noé, puis ḥanīfites-šābēens (monothéistes et astrolâtres), puis mazdéens (dualistes et associationnistes) jusqu'à la conquête musulmane ; alors la plupart embrassèrent l'islam et ceux qui restèrent mazdéens vécurent sous le statut de la *dhimma*, comme les juifs et les chrétiens³⁴.

30. *Ibid.*, p. 7-8.

31. *Ibid.*, p. 8-9.

32. *Ibid.*, p. 21-24.

33. *Ibid.*, p. 11-15.

34. *Ibid.*, p. 15-17.

Les Chaldéens, connus négativement par les tyrans Nemrods (Coran, XVI, 26), ont enfanté des savants en mathématique, en astronomie et en astrologie. Le plus célèbre est Hermès II le Babylonien, contemporain de Socrate³⁵.

La section consacrée aux Grecs, la plus développée³⁶, commence par Alexandre identifié au Bi-Cornu, qui unifia un vaste royaume, lequel perdura jusqu'au triomphe des Romains et son absorption dans le royaume romain. Les Grecs anciens étaient ṣābéens, astrolâtres et idolâtres, à l'exception de leurs savants, les *falāsifa* ou « amis de la sagesse ». Ces derniers excellaient dans les différentes branches de la sagesse, mathématiques, logique, physique, métaphysique, science gouvernementale domestique et politique. Parmi eux, Empédocle, Pythagore, Socrate, Platon et Aristote méritent seuls le nom de sages. Ṣā'id reprend le récit d'al-ʿĀmirī en l'actualisant, nous apprenant qu'un groupe d'ésotéristes musulmans, autour d'Ibn Masarra de Cordoue (m. 319/931), s'affilia à la sagesse d'Empédocle, et que la thèse de ce dernier sur les attributs divins inspira le muʿtazilite Abū al-Hudhayl (III^e/IX^e siècle)³⁷. Ces rapprochements posent la question de l'attribution d'idées néoplatoniciennes à Empédocle et de leur transmission aux théologiens, philosophes et mystiques de l'islam. Au sujet de Socrate, il affirme que ses vues sur les attributs divins étaient proches de celles de Pythagore et d'Empédocle mais que « ses opinions sur la question du Retour étaient défectueuses, éloignées de la pure philosophie et étrangères aux doctrines avérées »³⁸. Quelles que soient les opinions incriminées, le filtre qui les a rejetées est l'accord présupposé de la raison et de la révélation ; et si le sage n'est donc pas infaillible, son errance ne vaut pas exclusion.

C'est avec Aristote que s'achève et se parfait la sagesse des Grecs. Il est « le sceau de leurs sages » (*khātam ḥukamā'ihim*), allusion à Muḥammad « sceau des prophètes » : le dernier venu qui tout à la fois confirme, dépasse et abroge ses prédécesseurs. Aristote est aussi « le maître de la logique », son *Organon* est « l'instrument de toutes les sciences théorétiques ». Le mérite de la politique religieuse d'Alexandre, qui éradiqua le polythéisme de Grèce, lui revient également³⁹. C'est à son aune que se mesure la valeur d'Hippocrate et de Galien, « les plus savants après [lui] dans la science de la nature »⁴⁰, mais aussi de Ptolémée, dont l'*Almageste* est à l'astronomie ce que l'*Organon* est à la logique⁴¹.

Après avoir rappelé la division et la dénomination des écoles philosophiques grecques d'après al-Fārābī, Ṣā'id fait état d'un tournant dans l'histoire de la philosophie : les anciens, à l'instar de Pythagore, de Thalès et des Égyptiens, s'appliquaient à la philosophie naturelle, puis les tardifs comme Socrate, Platon et Aristote inclinèrent à la philosophie politique. Ibn Zakariyyā al-Rāzī reprocha à Aristote de s'être séparé de son maître Platon et de ses devanciers, ceci parce qu'Aristote

35. *Ibid.*, p. 17-19.

36. *Ibid.*, p. 19-33.

37. *Ibid.*, p. 21-22.

38. *Ibid.*, p. 23.

39. *Ibid.*, p. 24-27.

40. *Ibid.*, p. 28.

41. *Ibid.*, p. 31.

avait réfuté les positions hérétiques adoptées par Rāzī, celles-là mêmes des mazdéens, des brahmanes et des šābéens. Šā'id conclut qu'Aristote, pour avoir épuré les opinions des philosophes, est bien le chef des sages (*imām al-ḥukamā'*) et le rassembleur des vertus⁴².

Les sections suivantes sur les contributions des Rûms – Romains et Byzantins –, des Arabes de l'époque préislamique – irréductible à un « âge de l'Ignorance » (*jāhiliyya*) –, des musulmans d'Orient et d'Occident, et des Israélites à l'histoire des sciences, suggèrent la conviction de l'auteur : c'est en tirant profit d'une coopération entre savants des différentes nations que l'islam est devenu une civilisation universelle.

IV. Histoire de la sagesse et hérésiographie

Nous finissons avec le célèbre *Livre des religions et des sectes* (*Kitāb al-milal wa-l-niḥal*) de 'Abd al-Karīm al-Shahrastānī (m. 548/1153)⁴³. L'ouvrage se présente comme une somme hérésiographique, un recensement des sectes islamiques, des religions révélées autres que l'islam, des religions non monothéistes et des pensées non religieuses. L'auteur, officiellement sunnite d'obédience shāfi'ite, était crypto-ismaélien et consacra une partie de son œuvre à la critique philosophique d'Ibn Sīnā. Sur l'islam et les autres religions, il emprunte beaucoup, à commencer par son titre, au *Livre des distinctions relatives aux religions, aux passions et aux sectes* (*K. al-fiṣal fī l-milal wa-l-ahwā' wa-l-niḥal*) d'Ibn Ḥazm. Sur la philosophie grecque, ses sources sont le Pseudo-Ammonios, le *Šiwān al-ḥikma*, le *Mukhtār* d'Ibn Fātik, et une possible traduction de Porphyre.

Dans son introduction, Shahrastānī passe en revue les manières de distinguer les peuples du monde et opte pour une distinction doctrinale et dualiste, un grand partage entre « gens des religions et des confessions » (*ahl al-diyānāt wa-l-milal*) et « gens des aberrations et des sectes » (*ahl al-ahwā' wa-l-niḥal*)⁴⁴. Ce principe détermine le plan de l'ouvrage, dichotomique et régressif : la première partie traite des religions, de la plus pure, l'islam, aux plus dévoyées ; la seconde traite des hétérodoxies religieuses, de la plus rationnelle à la plus aberrante. Les musulmans sont divisés en de nombreuses sectes (*firaq*) dont une seule sera sauvée, d'après un fameux *ḥadīth* prophétique⁴⁵. Il en va de même des juifs et des chrétiens, « gens du Livre », mais d'un Livre falsifié, tout comme les mazdéens, manichéens, mazdakites, etc., attachés à un « pseudo-livre » (*shubha kitāb*). Les « gens des passions et des sectes », par ordre d'éloignement à l'égard de la vérité, sont les šābéens ; les philosophes, d'abord anciens, puis « de l'islam » ou plutôt *en islam* ; les Arabes de la *jāhiliyya* ; les Indiens brahmanistes, spiritualistes, astrolâtres et idolâtres.

42. *Ibid.*, p. 31-33.

43. Muḥammad b. 'Abd al-Karīm al-Shahrastānī, *Kitāb al-milal wa-l-niḥal*, M. F. BADRĀN (éd.), 2 vol., Le Caire 1366/1947-1375/1955 ; trad. fr. D. GIMARET et G. MONNOT, *Livre des religions et des sectes*, I, Louvain 1986 ; trad. fr. J. JOLIVET et G. MONNOT, *Ibid.*, II, Louvain 1993.

44. Shahrastānī, *Milal* (n. 43), I, p. 20.

45. *Ibid.*, I, p. 21.

Shahrastānī respecte généralement la règle d'objectivité énoncée dans son introduction⁴⁶, ce qui lui vaut l'estime des historiens des religions. Si son grand partage rejette la philosophie du côté de l'erreur et la retranche de la vérité islamique, au contraire des auteurs précédents, sa position s'avère en réalité plus ambiguë. Il distingue les sages anciens « ayant reçu leurs sciences de la niche [aux lumières] de la prophétie (*mishkāt al-nubuwwa*) » des naturalistes (*tabī'iyya*) professant le sensible sans l'intelligible et des philosophes partisans de l'éternité du monde (*dahriyya*) professant l'intelligible sans les lois religieuses. Il reconnaît en Thalès, Anaxagore, Anaximène, Empédocle, Pythagore, Socrate et Platon sept « piliers de la sagesse » ayant professé l'unicité divine⁴⁷. Ces sages mériteraient logiquement d'être classés parmi les « gens des religions » mais ils constituent l'élite d'un groupe transhistorique et transnational qui, en raison de son déclin, appartient aux « gens des passions et des aberrations ». Aristote, loin d'être le « sceau des sages », est le responsable de la dégénérescence de la sagesse (*ḥikma*) en *falsafa*.

La section sur les « sept sages de Grèce » intéresse à la fois l'intégration de la philosophie grecque à la pensée islamique et la représentation de l'histoire de la sagesse en islam. Les notices, essentiellement doxographiques, composées de longs philosophèmes, traitent des questions théologiques déjà au cœur du *Pseudo-Ammonios* sur le rapport entre la Création et la Science divines. Suivant la même source, la thèse d'un Élément ('*unṣur*) originel, principe passif de toutes les formes, premier être instauré par Dieu, est attribuée à Thalès, Anaxagore, Anaximène et Empédocle⁴⁸. Shahrastānī s'emploie surtout à rabattre le naturalisme des sages anciens sur le créationnisme des Livres révélés en harmonisant leurs concepts avec des images coraniques.

Les chapitres sur Pythagore et Platon, présentant de nombreuses idées authentiquement grecques, remodelées par la traduction arabe et la pensée monothéiste, nourriront de riches développements dans la philosophie islamique. L'hénologie pythagoricienne, la thèse de la correspondance entre l'homme-microcosme et le monde-macranthrope, comme la théorie des Idées platoniciennes (*al-muthul al-aflātūniyya*), inspireront des penseurs tels que Suhrawardī (m. 587/1191), Ibn 'Arabī (m. 638/1240) et leurs lointains disciples shī'ites de l'« école d'Ispahan » au XI^e/XVII^e siècle.

Ces trois ans de conférences s'achèvent sans avoir terminé l'étude de notre corpus. Nous croyons cependant avoir assez montré que ces « histoires de la sagesse » valent bien plus que des documents sur les sources anciennes, leur transmission et leur réception en islam, par leurs propositions sur la sagesse et son histoire, leurs réflexions sur la civilisation de l'islam, et les riches matières de problèmes, concepts, propositions et personnages conceptuels, qu'elles transmettent à des penseurs plus systématiques. C'est dire que l'histoire de l'histoire de la sagesse en islam appartient de plein droit à l'histoire de la philosophie islamique.

46. *Ibid.*, I, p. 23.

47. *Ibid.*, II, p. 65-100.

48. Voir J. JOLIVET, « La Matière d'en haut », *Annuaire de l'EPHE-SR* 96 (1987-1988), p. 28-48, repris dans *Id.*, *Philosophie médiévale arabe et latine*, Paris 1995, p. 90-110 (+ pagination d'origine).